



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

“Mithridate” (1673)

Tragédie en cinq actes et en vers de Jean RACINE

pour laquelle on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

les sources (page 3)

l'intérêt de l'action (page 4)

l'intérêt littéraire (page 8)

l'intérêt psychologique (page 9)

l'intérêt philosophique (page 15)

la destinée de l'œuvre (page 15)

des commentaires de passages (pages 16-19).

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

Acte I

«*La scène est à Nymphée*», port de la mer Noire. On est en 63 avant Jésus-Christ. La nouvelle de la mort de Mithridate, le vieux roi «*de Pont et de quantité d'autres royaumes*», ennemi implacable des Romains qui les a longtemps fait trembler, mais a été battu par Pompée, parvient à Xipharès, son fils cadet, qui comprend le risque que Rome obtienne une victoire prochaine. Il craint que son frère, Pharnace, né d'une autre mère et adversaire politique, ne trahisse au profit des Romains. De plus, Xipharès veut conquérir Monime, une jeune princesse grecque que son père était sur le point d'épouser, qu'à son insu les deux frères aiment. Or, en secret, elle brûle pour Xipharès, auquel, par délicatesse et par noblesse d'âme, elle demande de s'éloigner. Paraît Pharnace qui lui offre son cœur et la couronne, alors qu'il s'apprête à trahir son père au profit des Romains ; elle lui répond que jamais elle ne s'unira à leur allié, mais il se doute qu'il y a une autre raison à ce refus. Elle demande à Xipharès de la protéger ; il en profite pour se déclarer. Au moment où la querelle s'envenime entre les rivaux, on apprend que le roi n'est pas mort, et qu'il sera prochainement de retour. Les deux frères reconnaissent qu'ils se sont montrés tous deux coupables.

Acte II

Monime, pourtant fiancée à Mithridate, refuse d'aller l'accueillir, avouant à sa confidente qu'elle aime Xipharès en secret. Vaincu, fugitif mais toujours amoureux de Monime, le vieillard apprend par son domestique, Arcas, le projet de Pharnace. Mithridate ne trouve en Monime qu'une morne soumission. Croyant qu'elle est amoureuse de Pharnace, il charge Xipharès, en qui il a pleinement confiance, et dont rien ne trahit l'amour, de sonder le cœur de la jeune fille, et de le lui rendre favorable. Monime avoue son amour à Xipharès, mais lui demande de l'oublier, car elle veut rester fidèle au serment qui la lie à Mithridate.

Acte III

Mithridate, qui projette d'envahir l'Italie du Nord pour combattre Rome, feint de laisser à Pharnace le soin de défendre ses États, et, cherchant à le piéger, lui enjoint d'épouser la fille du roi des Parthes, afin que cela scelle l'alliance des deux peuples contre Rome. Mais son fils lui conseille au contraire de faire alliance avec les Romains, et refuse le mariage proposé. Mithridate le fait arrêter. Comme le vieux roi lui reproche son amour pour Monime, Pharnace lui révèle que Xipharès éprouve pour elle une passion qui est payée de retour. Mithridate, d'abord incrédule, consulte Monime, et comprend qu'elle l'aime aussi. Il décide de faire exécuter son fils pour cet outrage.

Acte IV

Mithridate fait semblant de vouloir céder Monime à Xipharès dont l'âge, dit-il, s'harmonise mieux avec le sien. Prise au piège, elle ne peut dissimuler son amour. Mithridate, aux abois, prétend, en échange de son pardon, l'épouser, voudrait même hâter ses noces avant de partir à la conquête de l'Italie. Mais elle refuse, et, tentant de se pendre, préfère la mort à laquelle Xipharès, lui aussi, est certainement destiné. Il lui conseille d'épouser son père pour être sauvée. Elle lui avoue que c'est elle qui a tout révélé. Mithridate, partagé entre la jalousie, l'amour et son désir de vengeance, ne sait quel parti prendre : doit-il punir Xipharès? Monime? aucun d'entre eux? Il apprend soudain que les Romains sont aux portes de la ville, appelés par Pharnace qui, échappé de sa prison, a soulevé le peuple, et tente de faire passer les soldats à l'ennemi.

Acte V

Se croyant trahi également par Xipharès, alors que celui-ci se porte à son secours, Mithridate décide de marcher seul au combat, et envoie à Monime un poison qu'elle sera heureuse de boire. Cependant, au moment où elle va l'absorber, il envoie Arbate, son confident, arrêter sa main. De retour au palais après s'être battu avec vaillance, mais s'être aussi, pour ne pas tomber vivant entre les mains des Romains, transpercé de son épée, Mithridate apprend que le fidèle Xipharès a forcé l'ennemi à se rembarquer. Se félicitant de sa résistance aux Romains, se réjouissant du succès temporaire de Xipharès, il se meurt en bénissant magnanimement l'union de Monime et de Xipharès.

ANALYSE

Les sources

La pièce, la neuvième tragédie de Racine écrite, et la septième représentée et publiée, marqua son retour à l'Antiquité, qui était le domaine traditionnel de la tragédie classique.

Il affirma dans sa préface : *«Excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. [...] Je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire à Mithridate.»*

C'était Mithridate VI Eupator, dit le Grand, *«roi de Pont [l'Asie mineure] et de quantité d'autres royaumes»*, monarque oriental mais de culture hellénique, despote violent et rusé qui visa toujours à chasser les Romains d'Asie, qui eut même le grandiose projet d'envahir l'Italie du Nord pour combattre Rome (ce qui est évoqué en III, 1). À la suite de la révolte de ses soldats animés par son fils, Pharnace (qui allait lui succéder sous le protectorat des Romains), il ne put se suicider par des poisons car il s'était immunisé contre eux, s'était mithridatisé :

«D'abord il a tenté les atteintes mortelles

Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles.

Il les a trouvés tous sans force et sans vertu.» (vers 1571-1578).

Mais il se fit donner la mort par un de ses soldats.

Sa vie fut rapportée par les historiens Appien (*“Sur la guerre de Mithridate”*) et Plutarque (*“Vie de Pompée”*, *“Vie de Lucullus”*), qui, toutefois, n'attestèrent que ses combats contre les Romains, son grandiose projet d'envahir l'Italie, et son suicide consécutif à la révolte de ses soldats animés par Pharnace.

Mithridate fut le sujet choisi par des dramaturges contemporains de Racine. Ainsi La Calprenède dans *“La mort de Mithridate”* (1635) s'intéressa à la fin pitoyable d'un grand résistant à l'impérialisme romain, réduit à un suicide courageux par la trahison d'un fils.

La fidélité à l'Histoire que revendiqua Racine ne fut pas aussi grande qu'il le prétendit. Outre qu'il prolongea la vie de Monime et de Xipharès, qu'il concentra en une journée des faits distants de vingt-six ans (ce qui n'était pas exceptionnel, unité de temps oblige), il modifia ou inventa les circonstances et les motivations qui conduisent à l'événement célèbre choisi comme aboutissement de sa pièce. Il transforma considérablement le sens de cet événement même, ce qui était plus rare et plus significatif. Cette dimension existe bien ici, mais la tristesse de la défaite, de la trahison et de la mort est dominée par l'exaltation épique, qui semble les réduire à une étape dans un parcours triomphal, surtout par la conversion morale du roi, et par la tendre vénération dont il est l'objet de la part de son autre fils et de la fiancée à laquelle il a renoncé à son profit. En effet, le dramaturge adoucit la férocité de Mithridate ; fit de lui un père vénérable et justicier ; mais lui attribua une passion amoureuse tyrannique ; le rendit victime pas seulement de la trahison de Pharnace, mais de sa rencontre avec des réalités plus fortes que ses désirs : la supériorité militaire des Romains, son âge, le désir des autres, et leur conscience ; le fit se suicider ; lui donna la fin apaisée, presque chrétienne, très différente du récit qu'en avaient laissé les historiens, d'un héros généreux. C'est-à-dire qu'il surimposa

à ses sources une transcendance morale, avec la grande différence qu'ici c'est elle qui l'emporte dans les faits. Surtout, il inventa tout ce qui concerne Xipharès.

Racine s'appropriâ donc bien ce sujet, pour en faire une pièce qui rappelle "*Britannicus*" et "*Bajazet*", tout en se distinguant par une orientation doublement nouvelle. Sachant qu'il allait être élu à l'Académie française, il veilla à la dignité, un peu conformiste, de cette tragédie, qui se ressent d'autre part de son évolution personnelle : si l'on ne tient pas compte des fadeurs d'Alexandre, c'est la première fois que la morale triomphe dans un dénouement heureux.

Intérêt de l'action

On pourrait se contenter de définir "*Mithridate*" comme une tragédie, c'est-à-dire, selon l'idée courante à l'époque, la représentation des malheurs pathétiques de personnages nobles engagés dans un grand conflit politique et amoureux.

En fait, on peut y distinguer quatre aspects :

- Une épopée, aspect qui était nouveau chez Racine, si l'on excepte "*Alexandre*", où toutefois il était resté conventionnel. La pièce commence et se termine par des récits de guerre, et par la célébration de celui qui est le champion de la résistance aux Romains, leur ennemi implacable qui les a longtemps fait trembler, mais a été battu par Pompée. De plus, la scène centrale, la plus longue de tout le théâtre de Racine (elle comprend aussi la tirade la plus longue [108 vers], à égalité avec celle d'Agrippine dans "*Britannicus*" [IV, 2]), expose un grandiose projet de conquête de l'Italie :

«*Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :*

Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.» (III, 1, vers 835-836).

La résistance contre les Romains donne une importance exceptionnelle à la politique. L'amoureux qu'est Mithridate devrait sacrifier Xipharès, mais, dans le drame politique, il ne le doit pas, et c'est cela qui l'emporte :

*«Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les dieux propices.*

Je le dois, je le puis, ils n'ont plus de support.

Les plus séditieux sont déjà loin du bord.

Sans distinguer entre eux qui je hais, ou qui j'aime,

Allons, et commençons par Xipharès lui-même.

Mais quelle est ma fureur? Et qu'est-ce que je dis?

Tu vas sacrifier, qui, malheureux ! ton fils !

Un fils que Rome craint? Qui peut venger son père?

Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?» (IV, 6, vers 1387-1396).

Racine imitait Corneille par :

- cette dimension épique et politique ;

- l'évocation des «grands intérêts d'État» ;

- les effets tirés de la politique grandiose de la résistance aux Romains, "*Nicomède*" ayant déjà dénoncé la situation d'un pays faible menacé par un ennemi trop puissant ;

- la rivalité des deux frères pour Monime, qui rappelle celle de Nicomède et d'Atale pour Laodice dans "*Nicomède*", sinon celle de Syphax et Massinisse pour Sophonisbe dans la pièce de ce titre ;

- l'héroïsme du roi et de son fils, le conflit entre eux, les grands discours de l'acte III, le monologue du roi à l'acte IV ;

- la fermeté de Monime, qui ressemble à la Pauline de "*Polyeucte*" ;

- la scène où le tyran amène la princesse à dire qui elle aime, qui se trouvait déjà, sous une forme moins cruelle et moins pathétique, dans "*Attila*".

- le pardon final du père à son fils au lieu de se venger se trouvait déjà dans "*Cinna*".

Il se révéla même un véritable plagiaire (mais le plagiat n'était alors pas condamné comme de nos jours), car, tandis que, dès 1640, dans "*Horace*", Camille lançait cette imprécation : «Rome, l'unique objet de mon ressentiment !» (IV, 5, vers 1301), Xipharès s'exclame :

«*Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.*» (III, 2, vers 945-946).

De ce fait, la pièce est unanimement tenue pour la plus cornélienne de toutes les pièces de Racine. Et les critiques se posent, aujourd'hui encore, la question de savoir s'il voulut délibérément achever de «tuer le père» qu'était en quelque sorte Corneille, si "*Mithridate*" fut une nouvelle tentative pour le surpasser sur son terrain d'excellence : celui de la tragédie héroïque. Mais, s'il l'affronta victorieusement sur le terrain de la haute politique, il ne renonça pas à la logique supérieure des sentiments.

Il faut cependant remarquer que l'épique, qui exalte la capacité de l'homme à réaliser le bien par ses exploits, est radicalement opposé au tragique, qui montre l'impuissante avidité de l'être coupable. Mais, outre qu'elle se limite à des passages précis (vers 295-314, 755-862 et 1558-1646), l'épopée, plus verbale que réelle, est surtout ici un souvenir ou un projet utopique. Racine ne mit pas en scène le monarque qui se tailla un empire, souleva l'Asie Mineure et la Grèce contre les Romains, et leur résista sinon «*durant quarante ans*» (vers 9) au moins pendant un quart de siècle, Mithridate reconnaissant : «*Mais ce temps-là n'est plus. Je régnais et je fuis.*» (vers 1041). Ici, il est «*détruit*» (vers 921), et sur tous les plans : «*Tout m'abandonne ailleurs, tout me trahit ici !*» (vers 1013). Le grand projet de marche sur Rome tient du fantasme compensatoire. Finalement, on assiste à la mort du héros, qui peut encore déclarer : «*J'expire environné d'ennemis que j'immole*» (vers 1664).

La victoire de Xipharès, inventée par Racine, est évidemment une belle revanche épique, mais qui ne peut être que provisoire, une rémission, le temps d'un beau dénouement, comme le roi le laisse entendre lui-même :

«*Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains de leur honte irrités
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
À rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie en cent lieux dispersés
Suffisent à ma cendre, et l'honorent assez.*» (vers 1679-1688).

- Une tragédie de la passion, torturante pour qui l'éprouve et meurtrière pour les autres. Racine l'inventa, comme tout ce qui concerne Xipharès, et on retrouve au coeur de "*Mithridate*" les ingrédients raciniens habituels :

- le thème des frères ennemis, qui était l'âme de "*La Thébaine*", dominait encore dans "*Britannicus*" et gardait quelque importance dans "*Bajazet*", qui ici présente cette particularité : entre les deux frères, c'est le bon qui, exceptionnellement, l'emporte ;
- la passion frustrée d'un homme dont la puissance rend la jalousie redoutable ;
- un amour terriblement menacé ;
- une trahison.

Si on trouve une antinomie tragique, analogue à celle qui faisait le fond d'"*Andromaque*", de "*Britannicus*" et de "*Bajazet*", entre un couple de jeunes gens sympathiques, tendres et vertueux, en butte à la passion d'un tiers tout-puissant, et cruel au besoin, qui veut le détruire faute de pouvoir se faire aimer, à cause d'une insurmontable contradiction de nature entre lui et l'objet de son désir, Racine ajouta des particularités originales :

- ce tyran est le père du jeune homme ;
- sa passion est légitimée par un accord avec le père de la jeune fille, qui se préparait donc au mariage, bien que ce fût pour elle un esclavage :

«*Il fallut obéir. Esclave couronnée
Je partis pour l'hymen où j'étais destinée.*» (vers 255-256) ;

- Xipharès se sent cruellement coupable envers son père ;
- Monime sacrifie douloureusement son amour à son devoir de fiancée, jusqu'au moment où la faute morale du roi la révolte.

Sous ces diverses formes, le tragique est bien au coeur de l'oeuvre, et il est tout entier de l'invention de Racine.

- Un mélodrame galant idéalisé, car, dans "Mithridate", où culminent en même temps les fréquences, d'une part, des mots «digne» et «glorieux» ; d'autre part, des mots «malheur», «funeste», «traître» et «trahir» ; enfin, des mots «fidèle» et «tendresse», Racine insista sur le pathétique, donna une vision manichéenne, se servit de révélations qui ne surprennent que les naïfs, de revirements accentués, et d'une inflation verbale que ne soutient guère la vraisemblance psychologique. Si, comme dans les pièces précédentes, les antinomies tragiques sont liées à une histoire d'amour idéal, elle est ici affadée par la galanterie, qu'il introduisit pour plaire au public mondain et féminin. Alors que d'ordinaire, chez lui, la passion n'est point partagée, que l'obstacle, le plus souvent, est l'être aimé lui-même, Xipharès et Monime s'aiment également. Mais, par un jeu cruel de la fatalité, Mithridate aussi aime Monime, et les deux amoureux se sentent coupables.

L'action a un aspect inquisitorial, une investigation policière commençant dès II, 3 où Mithridate commande à Arbate :

*«Quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? Que sais-tu?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu?»* (vers 479-482),

et Arbate lui assure : «*Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.*» (vers 503).

Ainsi, "Mithridate" tourne autour de secrets (ce mot apparaît ici 21 fois, comme dans "Britannicus", contre une moyenne de 11 ailleurs), des efforts des uns (Monime, Xipharès et, dans un premier temps, Pharnace) pour les cacher, des autres pour les découvrir (le roi) ou les dénoncer (le traître).

Surtout le mélodrame l'accumulation, à la fin de la pièce, d'effets spectaculaires qui cherchent à émouvoir par des revirements dont le contenu psychique est insuffisant. Les péripéties sont alors plus nombreuses et plus radicales que dans les autres tragédies de Racine, Xipharès et Monime, sauvés à la dernière minute, pouvant, par miracle, s'épouser.

Cette tendance romanesque, qui plut au public du temps, nuit aujourd'hui à la crédibilité de la pièce.

- Une oeuvre édifiante.

Dès le début de la pièce, la nouvelle de la mort de Mithridate libère un amour innocent et antérieur à celui du roi. On assiste ensuite à l'écrasement du couple d'amoureux, mais on constate que leur conscience scrupuleusement exigeante leur impose un curieux sentiment de culpabilité. Surtout, au terme de rudes épreuves, la perspective épique, l'idéalisme galant, et les péripéties romanesques se conjuguent pour donner à cette tragédie une orientation finalement positive avec le coup de théâtre qu'est la métamorphose du tyran, la conversion du monstre, animé jusqu'alors par une concupiscence dont il se délivre en s'identifiant à sa conscience. On peut parler de conversion pour désigner ce revirement radical, au terme d'épreuves salutaires qui ont élevé le vieux roi à la conscience, au renoncement et à la grandeur généreuse, et font de lui un héros moral. Et cette conversion intime, au cours d'un dénouement providentiel, se manifeste dans une ambiance de transfiguration et de communion. Si l'on ne tient pas compte des fadeurs d'"Alexandre", c'était la première fois que, chez Racine, la morale triomphait dans un dénouement heureux.

On peut remarquer que, si se développe une structure proprement racinienne, elle aboutit à un dénouement relativement heureux dans une scène exaltante, qui est bien dans la manière de Corneille.

Cependant, ce dénouement, pour être moins pessimiste que celui d'"Andromaque" et de "Bajazet", reste tragique, dans la mesure où l'équilibre entre les valeurs et l'harmonie entre les êtres y est compromis aussi bien qu'ailleurs, cette terre où règnent la guerre, la violence et le mensonge ne pouvant offrir aucun asile aux amours innocentes.

Même si la pièce présente ces quatre aspects, l'intrigue conserve une unité profonde, car l'attention, loin de se disperser, est concentrée sur un problème unique, l'élément politique et l'élément sentimental étant entremêlés, fondus avec habileté.

Le déroulement :

Dans la situation initiale, l'ordre règne solidement. Mithridate est le possesseur légitime non seulement du pouvoir (l'objet de l'ambition) mais de la femme (l'objet du désir), et, contrairement à son frère qui ne joue qu'un rôle de repoussoir, le plus important de ses fils ne demande qu'à les lui laisser.

L'action se déclenche quand se répand le bruit de la mort du vieux roi, le sort ayant des raffinements de cruauté ironique, semblant se plaisir à tendre des pièges aux mortels. Cette fausse nouvelle a quelque chose d'arbitraire, voire de romanesque. Mais ce fut pour le dramaturge un artifice nécessaire : comme dans "*Bajazet*" ou "*Phèdre*", l'éclipse de l'autorité répressive est la condition du retour du réprimé. C'est alors que se produisent les révélations qui nouent rapidement le drame : Pharnace est allié aux Romains, il aime la fiancée de son père, qui le déteste ; Xipharès l'aime aussi, et il en est aimé : ils s'aiment depuis longtemps, mais il ne l'avoue qu'à la deuxième scène, et elle à la fin de l'acte II.

Dès que tous ont révélé leurs sentiments se produit le coup de théâtre qui les frappe d'interdit : le roi est de retour. Tout rentre aussitôt apparemment dans l'ordre. L'action tragique est alors au point mort, et la place est occupée par le projet épique de marche sur Rome. L'arrestation du traître renforce l'ordre ; mais la dénonciation qu'il fait de l'amour qui unit Xipharès et Monime relance l'action, ce fait nouveau irritant les passions, rompant l'équilibre d'une situation déjà tendue, déclenchant une crise déjà annoncée par le caractère de Mithridate, et précipitant les êtres vers un destin tragique.

On peut remarquer que l'avidité passionnelle n'a pas l'initiative dans la pièce. Toute la première partie est fondée principalement sur des réactions défensives intelligentes : celle de Mithridate qui sème le bruit de sa mort pour échapper aux Romains, celle de Xipharès qui veut préserver ses droits contre son frère, celle de Monime qui lui demande sa protection, celle du roi qui cherche à connaître la vérité. Seul Pharnace est animé d'une avidité passionnelle, qui ne s'empare du roi qu'à la fin de l'acte III.

À partir de la fin de l'acte IV, le dramaturge, à la faveur des urgences et revirements d'une situation de guerre, multiplie des péripéties au caractère arbitraire et romanesque : Pharnace s'est échappé ; les Romains surviennent ; Xipharès a trahi ; Xipharès est mort ; Monime tente de se pendre ; le roi lui fait parvenir du poison, que son confident vient lui arracher aussitôt ; Mithridate s'est tué pour échapper aux Romains ; mais Xipharès les a mis en déroute.

Soudain, alors qu'on pouvait s'attendre à ce que le tyran bafoué fasse, pour des motifs légitimes, périr ceux qui ne sont plus des innocents, survient un revirement d'attitude qui procède de la rectification de l'information : loin d'être un traître, Xipharès est le sauveur, comme le révèle Arbate à Monime à l'avant-dernière scène.

Mais ce n'est là que la cause occasionnelle qui permet l'achèvement d'une évolution plus fondamentale : la tragédie s'achève lorsque, à force de pâtir, ce grand vaincu qu'est Mithridate est devenu assez «patient» pour se contraindre, pour accepter sa véritable situation ; de plus, il est mourant : c'est l'heure pour lui de se détacher des biens de ce monde, de renoncer à son égoïste avidité, et de faire triompher la générosité d'une conscience morale réfléchie sur les impulsions tyranniques de la concupiscence, générosité qui lui fait léguer son pouvoir politique et sexuel à un fils qui lui sacrifiait l'un et l'autre, reconnaître en lui le continuateur de sa lutte, lui céder sa fiancée, unir les amants qu'il avait jusqu'ici persécutés (cela permet une chose exceptionnelle dans une tragédie : un mariage, c'est-à-dire la bénédiction du désir purifié), instituer Xipharès et Monime ses pleins héritiers sur tous les plans ; il les rejoint ainsi dans l'élévation, voire la soumission expiatoire qui caractérise cette pièce. Ce dénouement, qui n'est pas un simple coup de théâtre, une simple habileté technique, a une signification providentielle ; avant de quitter le monde temporel, Mithridate unit les jeunes gens en s'arrogeant une fonction sacerdotale, et transmet son «*âme*» à son fils (vers 1696) ; si ce mot ne désigne ici que le souffle vital, il a une connotation religieuse. Quant à la célébration de ce héros mourant par la piété filiale de Xipharès et de Monime, elle semble préluder à quelque apothéose.

"*Mithridate*", épopée, tragédie, mélodrame, œuvre édifiante, est une pièce habilement construite.

Intérêt littéraire

Il faut constater que le lexique de "Mithridate", pourtant une tragédie orientale, est dénué d'originalité. Il se distingue peu du fonds commun des pièces de Racine, et ne comprend aucun terme spécifiquement oriental, hormis quelques noms propres bien connus («Danube», «Bosphore», «Caucase», «Grèce», «Ionie», «Orient») ou dont les consonances ne sont nullement déroutantes («Daces», «Euphrate», «Euxin», «Colchide», «Colchos», «Nymphée», «Pont», «Phase», «Pannoniens»). Le groupe thématique de la guerre tient une grande place, mais le lexique du jugement moral, caractéristique de la seconde moitié de l'oeuvre de Racine, progresse tout au long de la pièce.

Le style est assez varié. On trouve :

- la pompe rhétorique, convenable au milieu aristocratique ;
- la grandeur épique qui se développe en tirades vigoureuses chez Mithridate qui se peint parcourant et soulevant le monde, en particulier dans sa longue tirade de III, 1 (vers 764-862), où il brosse un tableau magnifique de l'immense campagne dont il rêve : «*Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome*» (vers 836), l'exaltation héroïque dominant les calculs du politique et les plans du stratège ; il se lance dans une autre tirade enflammée en IV, 4 ;
- la grande éloquence mélodramatique de Xipharès :
 - «*En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?*
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me sera-t-il permis d'y conduire mes pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence?
En fuyant mon rival fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits
Faudrat-il me résoudre à ne vous voir jamais?» (vers 184-190).
 - «*Avouez-le, Madame,*
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.» (vers 203-204) ;
- les déclarations nobles et dignes de Monime :
 - «*Éphèse est mon pays. Mais je suis descendue*
D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu chez les Grecs mit au-dessus des rois.» (vers 248-250) ;
- ses plaintes :
 - «*Sans parents, sans amis, désolée et craintive,*
Reine longtemps de mon nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.» (vers 135-138) ;
 - «*Il fallut obéir. Esclave couronnée*
Je partis pour l'hymen où j'étais destinée.» (vers 255-256) ;
- l'évolution vers la conscience qui se manifeste chez le roi par des retours critiques sur lui, en des monologues, qui sont exceptionnellement fréquents.

On remarque encore :

- de poétiques ouvertures sur l'espace :
 - «*Tout reconnu mon père, et ses heureux vaisseaux*
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.» (vers 77-78),
 - «*Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent,*
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.» (vers 240-242) ;
- des formules pragmatiques ou antithétiques :
 - «*Plus il est malheureux, plus il est redoutable*» (vers 344) ;
 - «*Amant avec transport, mais jaloux sans retour*
Sa haine va toujours plus loin que son amour.» (vers 353-354) ;
 - «*S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.*»

Trompons qui nous trahit.» (vers 1030-1032).

La pièce séduit autant par son ton épique ou oratoire que par la poésie pure dont le charme indéfinissable réside dans l'harmonie des sons qui chantent dans la mémoire, et dans le mystérieux appel du rêve.

Intérêt psychologique

Si Racine reprit ses thèmes des frères ennemis, du couple de jeunes gens sympathiques, tendres et vertueux, en butte à la passion d'un tiers tout-puissant, que sa jalousie et sa frustration rendent cruel, et qui veut détruire l'amour faute de pouvoir se faire aimer, il y ajouta des particularités originales : ce tyran est le père du jeune homme ; sa passion est légitimée, et les amoureux se sentent coupables. Aussi "*Mithridate*" présente-t-il une riche psychologie.

Les deux demi-frères, l'un vertueux et l'autre fourbe, s'affrontent pour le pouvoir et surtout pour une femme.

Le fourbe est Pharnace qui, en fait, ne joue qu'un rôle de repoussoir, n'est qu'un personnage épisodique, dont, si son nom revient comme une obsession (49 fois), c'est parce qu'on tient à se démarquer de lui. Ayant des «*desseins toujours impétueux*» (vers 93), ne dissimulant pas «*ses vœux présomptueux*» (vers 94), se montrant «*impatient*» (vers 493), «*perfide*» (vers 1016), «*furieux*» (vers 1017), s'obstinant dans sa «*coupable audace*» (vers 144), il rappelle Créon, Taxile, Néron ou Narcisse. Il est d'abord le malheureux rival de son frère. Sa frustration le conduit à la dénonciation de celui-ci à son père, et à la trahison politique ; penchant pour les Romains, il conseille à son père de faire alliance avec eux, sans manifester aucun remords.

Le vertueux est Xipharès, qui est un être de conscience, de dévouement, de fidélité. Mais il est partagé entre deux fidélités.

D'une part, il montre une vénération quasi religieuse pour son père, manifestant sa piété filiale pour racheter les fautes de sa mère. Il affirme être «*à [s]on père fidèle*», ce qui est sa nature spontanée : il lui fut «*dévoué dès l'enfance* » (vers 100), et Mithridate reconnaît d'ailleurs le parfait dévouement de «*ce fils si fidèle*» (vers 465-474). À son frère, qui lui propose de se garantir par la révolte contre la cruauté du roi, il répond : «*Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir*» (vers 366). Jusqu'au moment où il se croit trahi, Mithridate voit en lui son continuateur, «*un autre [lui]-même*» (vers 1067).

Il aime la fiancée de son père, et ne peut être amant devant lui, ce qui fait que, dans l'épreuve, il est «*plus que jamais à [s]on père fidèle*» (vers 27), qu'il peut affirmer :

«Je ne regardai plus mon rival dans mon père.

J'oubliai mon amour par le sien traversé.» (vers 68-70).

Il montre la même fidélité à Monime. Et cet amant pathétique est toujours prêt à se juger et à se sentir coupable. Aussi tombe-t-il dans une invraisemblance quasiment ridicule.

À l'acte I, il présente à Monime son amour comme un «*grand crime*» et un «*malheur [...] des plus funestes*» (vers 166-178), alors que c'est pour elle une merveilleuse nouvelle. Dans une oeuvre et une société où l'on était si habitué à lire les secrets sur les visages, la physionomie de la jeune fille et le ton de ses exclamations devraient le détromper. Mais non : chacune de ses réactions relance une lamentation insistante, parfois à partir d'un contresens caractérisé (sur le mot «*abusez*», Monime s'étant plainte : «*n'abusez point de l'état où je suis*», Xipharès s'écrie :

«En abuser ! Ö ciel ! Quand je cours vous défendre,

Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre.» (vers 210-212).

Les mots «*coupable*», «*crime*», «*criminel*», «*douleur*», «*ennui*» (qui signifie alors «*tourment*»), «*funeste*», «*malheur*», «*malheureux*», «*maux*», «*persécuter*», «*souffrir*», «*tourmenter*» se succèdent dix-huit fois en cinquante vers, dans une inflation verbale à laquelle la situation ne donne aucune épaisseur.

La crédulité larmoyante de Xipharès est de nouveau invraisemblable quand il s'imagine que Monime est éprise de Pharnace. Il est encore plus mélodramatique quand elle lui apprend que c'est lui qu'elle aime, et qu'il est donc, selon ses expressions trop artificieuses pour être émouvantes, l'«*heureux criminel*», le «*bienheureux coupable*» qui suscite les «*fureurs du roi*» (vers 654-656 et 671). Quand elle lui déclare qu'elle ne pourra lui manifester sa passion que par le soin qu'elle mettra à l'«*éviter toujours*», la situation est déjà recherchée, mais sa réplique, qui devait être fort émouvante à l'époque, paraît aujourd'hui bien outrancière :

*«Quelle marque, grands dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et misérable !
De quel comble de gloire et de félicités
Dans quels abîmes affreux vous me précipitez !»* (vers 711-714).

Enfin, à l'acte IV, au moment où Monime, avec une confiance plus touchante que pleinement crédible, croit que Mithridate la lui destinait, il vient lui «*dire adieu [...] pour toute [l]a vie*» (vers 1182-1183), lui conseille d'épouser son père pour être sauvée. Et il développe longuement ses plaintes puis son ressentiment contre le «*secret ennemi*» qui l'a trahi, et dont il veut «*percer le traître cœur*». Il se pose alors en véritable réproché romantique : «*Je suis un malheureux que le destin poursuit*» (vers 1218). «*Frappez*», lui répond-elle, je suis «*cet ennemi, ce traître*» (vers 1222-1230). Suit un revirement pathétique : la nouvelle de la mort de Mithridate autorise ses espoirs amoureux et guerriers, mais il exprime, avec grandiloquence, un ridicule dépit amoureux :

*«Quoi ! madame ? C'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?
Que voudrais-je de plus ? Glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.
Consentez-y, madame, et sans plus résister
Achevez un hymen qui vous y fait monter.»* (vers 1243-1248).

Pourtant, valeureux et fidèle lieutenant de son père dans la lutte contre Rome, il est aussi, de tous les jeunes premiers raciniens, avec Achille, le plus héroïque.

Xipharès et Monime forment un couple de jeunes gens sympathiques, tendres et vertueux, d'amants parfaits, innocents et persécutés, égarés du monde du rêve pastoral dans celui du mensonge et de la cruauté, des figures attachantes par leur pureté et leur noblesse instinctive. Leur amour était antérieur :

- à Arbate, Xipharès indique : «*Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la princesse le premier,
Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.*» (vers 45-48) ;
- à Mithridate, Monime révèle : «*Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions...*» (vers 1111-1112).

Cet amour resta inavoué : ils s'aimaient, sans avoir pu se le dire. Tant que le roi est vivant, tant qu'il n'a pas perdu ses droits par sa fourbe inquisition, leur couple n'a aucune existence, même dans l'intimité de leur conscience dévouée : pour eux, c'est à Mithridate que Monime appartient légitimement. Aussi ces personnages faibles dissimulent-ils leurs amours secrètes à un jaloux plus puissant qu'eux, sont-ils condamnés au mensonge, et se sentent-ils coupables, alors qu'ils nous paraissent d'innocentes victimes. Leurs instants de bonheur sont comme arrachés à l'impitoyable marche d'un funeste destin : à peine leurs sentiments croient-ils pouvoir s'exprimer qu'ils sont arrachés l'un à l'autre par la menace de la mort. Ils se croient pleinement libérés par la nouvelle de la mort de Mithridate. Dès qu'ils apprennent que le roi est vivant, ils ne songent qu'à «*sacrifier*» leurs sentiments à leur devoir (vers 1333). Tous deux souffrent donc beaucoup, mais sans murmurer, sont de nouveau héroïques. Mais ils sont en fin de compte sauvés par le dramaturge, et promis au bonheur.

Monime est présente pendant 63 % du temps, dans cette pièce où elle fait peser fortement le regard d'une conscience rigoureuse.

Elle est, dès ses premières paroles, qui sont adressées à Xipharès, une figure pathétique :

*« Seigneur, je viens à vous ; car enfin, aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux. »* (I, 2, vers 133 à 138).

Elle le bannit dans une plainte dont le ton est celui de la tendresse triste :

*« J'entends, vous gémissiez, mais telle est ma misère.
Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
Dans ce dessein vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raison de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnais plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours. »* (vers 699-710).

Ennemie des Romains, elle signifie à Pharnace que jamais elle ne s'unira à leur allié.

À l'égard de Mithridate, qui est pour elle un être *« injuste »* (vers 718), *« cruel »* (vers 1232), *« perfide »* (vers 1236), *« barbare »* (vers 1251), *« odieux »* (vers 1252) et *« tyrannique »* (vers 1258), elle n'a qu'une morne soumission. Mais elle veut rester fidèle au serment qui la lie à lui, et si, en secret, elle brûle pour Xipharès, en lui avouant son amour, elle lui demande, par délicatesse et par noblesse d'âme, de s'éloigner. Elle sacrifie douloureusement son amour à son devoir de fiancée, sa douleur étant encore aggravée, puisqu'elle sait maintenant qu'elle est aimée par Xipharès autant qu'elle l'aime. Elle le renvoie comme Titus renvoya Bérénice : au « Titus m'aime, il me quitte » répond le *« On t'aime, on te bannit »* de Xipharès (vers 749). Mais elle n'a aucune des hésitations de Titus. Elle envisage même, pour cautériser la plaie, de torturer celui qu'elle aime tant :

*« Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore. »* (vers 419-420).

Cette violence s'explique parce que son exigeante conscience ne veut pas tomber, si peu que ce soit, même par un aveu qui ne serait suivi d'aucun effet, dans ce qu'elle perçoit comme une faute. L'urgence et le désir de l'auteur de nous offrir une scène pathétique la conduisent bientôt à cet aveu, mais pour conclure à la nécessité d'une rigoureuse séparation :

*« Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler.
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence. »* (vers 674-746).

En effet, Racine lui donna une élévation morale qui ne se rencontre nullement dans les sources auxquelles se référa sa préface. Il dut même supprimer du texte de Plutarque l'allusion aux biens qu'elle *« avait espérés »* et aux *« quinze mille écus »* que Mithridate lui avait fait parvenir pour tenter de la séduire.

Prise au piège tendu par le vieux roi, elle se trahit comme Atalide, ne peut dissimuler son amour. Devant cette perfidie de Mithridate qui a indignement violé son secret, révoltée par cette faute, elle l'estime moralement déchu de ses droits :

*« Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
À cette obéissance, où j'étais attachée ;*

*Et ce fatal amour, dont j'avais triomphé,
 Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
 Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
 Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
 Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
 En vain vous en pourriez perdre le souvenir,
 Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée
 Demeurera toujours présent à ma pensée.
 Toujours je vous croirais incertain de ma foi ;
 Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
 Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
 Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
 Et qui me préparant un éternel ennui,
 M'a fait rougir d'un feu, qui n'était pas pour lui.» (vers 1339-1354).*

Elle se considère justifiée de se refuser à lui. À partir de ce moment, elle change radicalement d'attitude. Sa conscience lui interdit absolument d'être l'épouse du tyran concupiscent qui lui a fait cet outrage, qui l'a amenée à dévoiler le sentiment secret de Xipharès :

*« Vous vous êtes servi de ma funeste main
 Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
 De ses feux innocents j'ai trahi le mystère ;
 Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
 Il en mourra, Seigneur. Ma foi, ni mon amour
 Ne seront point le prix d'un si cruel détour.» (vers 1365-1370).*

En dehors de la prière d'Iphigénie, il n'y a rien d'aussi digne dans tout le théâtre de Racine que les paroles de Monime devant Xipharès (vers 133-162, 674-710), encore plus ses paroles devant Pharnace (vers 247-274), surtout ses paroles devant le roi (vers 1323-1378). Aussi l'unanimité s'est-elle faite, chez les commentateurs, sur celle qui est l'une des plus mémorables et touchantes créations du dramaturge. On ne peut qu'être ému devant le chant d'amour et de mort modulé par l'une des plus douces héroïnes raciniennes, en qui on peut voir une soeur de la princesse de Clèves.

Mithridate a, comme il se doit, le rôle le plus dominant : il prononce près de 35% du texte (contre 25% pour Monime et 20% pour Xipharès).

Sur le plan concret, il est le père, que, dans le cours de la création de Racine, on n'avait pas vu depuis Créon dans *“La Thébaine”*, et qu'on allait retrouver dans *“Iphigénie”* et dans *“Phèdre”*. Sur le plan symbolique, ce père de Pharnace et de Xipharès, ce seigneur et maître de Monime, ce monarque absolu, ce héros légendaire, est une incarnation de l'autorité. Et cet homme tout-puissant veut détruire le couple qui s'aime faute de pouvoir se faire aimer, à cause d'une insurmontable contradiction de nature entre lui et l'objet de son désir.

Sa virile énergie fait de ce vieux guerrier farouche l'un des plus redoutables adversaires de Rome, qui tint longtemps en échec les armées de la république, qui a de grandioses projets de conquête de l'Italie, qui est résolu à combattre les Romains jusque dans Rome, qui se lance seul au combat contre les envahisseurs, se bat avec vaillance, et, pour ne pas tomber vivant entre leurs mains, se transperce de son épée. Mais le guerrier valeureux est aussi un tyran sauvage, retors et perfide, qui fait souffrir de sa jalousie de vieillard amoureux ceux-là mêmes qui lui sont fidèles en dépit de leur amour partagé.

Il aime Monime, tout en ayant honte d'être, comme une faible femme, le jouet d'une passion qu'il ressent comme une charge :

*« Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
 Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
 Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime.» (vers 457-460),
 « Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage, et plus heureux,
 Et repoussant les traits d'un amour dangereux,*

*Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir?»* (vers 1417-1421).

Il a honte aussi d'être en proie aux tourments d'une fureur jalouse à laquelle, chez Racine, ce sont les femmes qui sont particulièrement sensibles ; qui ne l'empêche pas de garder une lucidité qui a une dimension autocritique. Et nous ne sommes pas tentés de rire de lui, car l'amour, et c'est un des aspects de l'ironie tragique du dramaturge, quand il est violemment contrarié, est emporté vers la haine cruelle et les ruses perfides.

En effet, la passion pousse ce héros, si orgueilleux pourtant, à des démarches déshonorantes et humiliantes. Elle lui inspire le mensonge, le fait recourir à des ruses diaboliques et atroces, aussi infamantes pour lui que pour ses victimes.

D'abord, il fait courir le bruit de sa mort. Puis, soupçonnant que Monime est amoureuse de Pharnace, il charge Xipharès, en qui il a pleinement confiance, dont rien ne trahit l'amour, de sonder le cœur de la jeune fille, et de le lui rendre favorable. Plus loin, il feint de laisser à Pharnace le soin de défendre ses États, et lui enjoint d'épouser la fille du roi des Parthes, afin que cela scelle l'alliance des deux peuples contre Rome. Enfin, il fait semblant, en III, 5, de vouloir céder Monime à Xipharès dont l'âge, dit-il, s'harmonise mieux avec le sien ; lui tendant un guet-apens, il lui annonce le bonheur dont il entend justement la priver, cette ruse rappelant celle d'Harpagon dans *"L'avare"* de Molière (Voltaire souligna la similitude des intrigues : «Harpagon et le roi de Pont sont deux vieillards amoureux : l'un et l'autre ont leur fils pour rival ; l'un et l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils et leur maîtresse ; et les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme [...] Molière a joué l'amour ridicule d'un vieil avare, Racine a représenté les faiblesses d'un grand roi, et les a rendues respectables.»)

L'horreur que nous inspire la perfidie de Mithridate se nuance de pitié pour lui. Nous ne le plaignons certes pas comme sa victime, mais nous constatons que tous les coups qu'il porte se retournent contre lui. La certitude qu'il veut acquérir à tout prix, c'est aussi ce qu'il redoute le plus au monde : que ne donnerait-il pas, à l'instant où il dissipe ses derniers doutes, pour pouvoir se faire illusion encore un moment !

Il se trouve aux abois. Car, s'il réapparaît pour se comporter en «*judge*» (vers 348 et 427), et chercher à démasquer les coupables afin de les châtier sévèrement, ce qu'il découvre le laisse désarmé. En effet, dans cette enquête sur les secrets des autres, enquête qui, comme celle d'Oedipe, se retourne contre lui, il constate qu'il ne pourra satisfaire sa passion, et que sa vengeance lui serait plus nuisible que profitable. Il fait surtout face à sa propre vérité, qu'il devra finir par assumer.

Dans les affres de la jalousie, il devient bourreau de lui-même, victime de sa lucidité, de son imagination et de son orgueil. Scrutant impitoyablement son cœur, dans lequel Racine fit paraître des sentiments nouveaux, il est expert à discerner toutes ses raisons de souffrir, toutes les nuances de ses douleurs (IV, 5). Son rival est son fils bien-aimé, Xipharès, son valeureux et fidèle lieutenant dans la lutte contre Rome. Va-t-il le frapper parce qu'il aime Monime? Le vieux soldat a honte aussi d'être le jouet de la passion comme une faible femme :

*«Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la merveille !»* (vers 1410-1413).

Il fait périodiquement le point de la contradiction qui le déchire, des trahisons dont il est victime et de sa stratégie, en des monologues d'une fréquence et d'une longueur tout à fait inhabituelles (II, 3 ; III, 4 ; III, 6 ; IV, 5). Le premier est un véritable appel pour être sauvé de sa situation et de soi-même :

*«Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher !»* (vers 524-526).

Dans le dernier, on voit que son désarroi lui inspire des mouvements d'humanité dont il s'étonne :

*«Peu s'en faut que mon coeur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté.»* (vers 1381-1382).

«*Détruit*» (vers 921), comme guerrier, comme chef de famille, comme tyran des cœurs, il est contraint à un sérieux retour sur lui-même. Il doit constater qu'il n'est pas seulement victime de l'âge, du sort, des Romains et de l'ingratitude de ses fils, mais aussi de ses propres ruses qui lui ont révélé de dures vérités, et de sa tyrannique fourberie qui lui aliène une Monime jusque-là exemplairement obéissante (vers 1323-1354). Il comprend qu'elle puisse ne pas l'apprécier. Or ce dont il a besoin, c'est d'être véritablement reconnu et aimé, comme il le demande à Monime :

*«Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime
Vous n'allez à l'autel que comme une victime :
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah Madame ! est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais renonçant à vous plaire
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser?»* (vers 551-557).

Mais il se heurte à une force morale inébranlable (vers 1358-1378), tandis qu'il est empêtré dans une passion qu'il ne maîtrise plus (vers 1379-1421). Il ressent tout cela comme une «*épreuve*» que «*le ciel*» lui impose (vers 1312). Quand Monime le quitte après l'avoir vivement condamné, il la comprend :

*«Peu s'en faut que mon cœur penchant de son côté
Ne me condamne encor de trop de cruauté !»* (vers 1381-1382).

À la suite de l'aveu qu'il lui a arraché, il décide, en échange de son pardon, de l'épouser, voudrait même hâter ses noces. Plus loin, partagé entre la jalousie, l'amour et son désir de vengeance, il ne sait quel parti prendre : doit-il punir Xipharès, «*un fils [...] qui peut venger son père*»? (vers 1395) Monime? aucun d'entre eux? D'ailleurs, contrairement à tous ses prédécesseurs (Étéocle et Polynice, Hermione, Pyrrhus et même Oreste, Néron, Narcisse, Roxane), il ne jouit pas à l'idée de se venger.

Alors que Xipharès, son fils bien-aimé qui est aussi son rival, se porte à son secours, se croyant trahi également par lui, il marche seul au combat. Puis, après avoir envoyé à Monime un poison, au moment où elle va l'absorber, survient Arbate, qui arrête sa main. Cela nous prépare à son revirement final où, après avoir été battu et s'être transpercé de son épée, vaincu militairement et sentimentalement, sa situation ayant la beauté émouvante des causes perdues, il n'en est que plus grand parce que cette destruction temporelle lui permet une régénération morale. Il avait ordonné la mort de Monime, mais, voyant Xipharès fidèle jusqu'au bout et vainqueur des Romains et du traître Pharnace, il revient sur sa décision avant d'expirer, et presse Arbate : «*S'il en est temps encor, cours et sauve la Reine.*» (vers 1632). Ce dénouement est exceptionnel dans le théâtre de Racine.

À force de pâtir, il est devenu assez «*patient*» pour se contraindre, pour accepter sa véritable situation ; de plus, il est mourant : c'est l'heure pour lui de se détacher des biens de ce monde, de renoncer à son égoïste avidité, et de faire triompher la générosité d'une conscience morale réfléchie sur les impulsions tyranniques de la concupiscence, générosité qui lui fait léguer son pouvoir politique et sexuel à un fils qui lui sacrifiait l'un et l'autre, reconnaître en lui le continuateur de sa lutte, lui céder sa fiancée, unir les amants qu'il avait jusqu'ici persécutés.

Ainsi le Mithridate conçu par Racine fut plus original que le héros épique, le cruel monarque et le père trahi fournis par la tradition et attendus par le public. Il ajouta à la tyrannie politique du roi la tyrannie de l'amoureux passionné. Et, alors que Néron était le «*monstre naissant*» de la concupiscence, il en est le monstre finissant, mais qui va jusqu'à se convertir.

Intérêt philosophique

"*Mithridate*" propose d'abord une réflexion politique, la pièce dénonçant la situation d'un pays faible menacé par un ennemi trop puissant, et montrant l'opposition entre ce que, dans la France occupée par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale on appela la «collaboration» et la «résistance».

Pour Racine, le sujet de "*Mithridate*" n'étant plus tant la mort dramatique de ce prince que l'heureuse conversion du monstre de concupiscence tyrannique au terme d'un conflit tragique aboutissant à une prise de conscience, la pièce propose surtout une réflexion morale, cette dimension étant bien marquée par la fréquence des mots «*digne*» (16 fois contre 10 dans "*Bajazet*" et une moyenne de 5,3 ailleurs), «*devoir*» (15 fois contre 9 dans "*Bérénice*" et une moyenne de 2,4 ailleurs).

D'autre part, Monime et Xipharès, malgré leur innocente pureté, ressentent une culpabilité, qui en fait n'a pas lieu d'être, ou qui est, en tout cas, bien moins grave que celle de leurs prédécesseurs dans l'œuvre de Racine. Mais ils la perçoivent comme plus lourde, parce que leur conscience morale est bien plus grande. Ils se reprochent de commettre une faute, même si le désir qu'ils partagent n'a pas reçu le moindre début d'exécution. Ils font face à un de ces hommes d'âge mûr animés d'un amour intense que Corneille se plaisait à justifier, tandis que Racine, rejetant cet idéalisme, peignant une fois de plus ce que les moralistes de l'époque appelaient la concupiscence, c'est-à-dire l'amour de soi et de toutes choses pour soi, le désir égoïstement intéressé des biens et bonheurs de ce monde, dont nos passions seraient les manifestations exacerbées, entendait la dénoncer en montrant, dans le conflit entre un couple idéal et un tyran qui a pouvoir sur lui, que cette concupiscence tyrannique (et malheureuse) rencontre l'obstacle d'une force morale inébranlable, d'une pureté immarcescible, fléchit, accède à la conscience morale, Mithridate devenant finalement un bienfaiteur généreux jusqu'au sacrifice.

Ainsi, "*Mithridate*" s'inscrit fort bien dans l'évolution de la vision de Racine qui, au-delà du souci de plaire à l'Académie française et au roi, vivait sa propre conversion morale, s'éloignait du parti de la pulsion et de la passion pour s'identifier à celui d'une conscience exigeante, manifestait sa tendance constante à valoriser les valeurs spirituelles au détriment des violentes puissances de ce monde.

Destinée de l'oeuvre

Racine confia le rôle de Monime à la Champmeslé, et prit soin de lui enseigner lui-même les intonations les plus expressives. Celui de Mithridate fut joué par Lafleur ; celui de Xipharès par Brécourt.

La pièce fut représentée au début de 1673 sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne. On ne connaît pas avec certitude la date de la création, que Visé annonça en septembre ou octobre 1672, dans "*Le Mercure galant*", parmi les pièces qu'«on verra au commencement de l'hiver». On propose habituellement le 13 janvier, un vendredi, ce qui était le jour habituel des premières. C'était le lendemain de la réception de Racine à l'Académie française.

Le 11 février, elle fut représentée à Saint-Germain, devant le roi. Donneau de Visé indiqua dans son "*Journal*", le 5 novembre 1684 : «Le soir, il y eut comédie française ; le roi y vint, et l'on choisit "*Mithridate*", parce que c'est la comédie qui lui plaît le plus». Cet adversaire de Racine insista à peine et, semble-t-il pour la forme, sur son éternelle critique d'une Histoire «altérée» et «adoucie», et dut constater que la tragédie «avait plu», qu'elle «était de bon exemple», et qu'elle avait «touché les cœurs». Il notait encore : «Ce grand roi meurt avec tant de respect pour les dieux qu'on pourrait le donner pour exemple à nos princes les plus chrétiens».

En effet, "*Mithridate*" fut l'une des pièces de Racine les plus applaudies à la ville et à la Cour, car on fut sensible au fait qu'il avait réussi à combiner une grandeur toute cornélienne (celle de la «générosité» foncière des âmes comme celle des vues historiques) avec une «tendresse» toute racinienne. Et ce succès fut d'autant plus éclatant qu'il contrastait avec le récent échec de ce qui devait être l'avant-dernière tragédie de Corneille, "*Pulchérie*". Ainsi, le 14 février, Mme de Coulanges

écrivit à Mme de Sévigné : «*Mithridate*» est une pièce charmante : on y pleure, on y est dans une continuelle admiration. On la voit trente fois ; on la trouve plus belle la trentième que la première.»

D'autre part, Racine avait su capter l'atmosphère morale de la France de l'époque, traduire l'exaltation belliqueuse créée par la guerre dans laquelle s'était engagé Louis XIV contre les Pays-Bas. Les Français assimilaient les Hollandais aux Romains, leur attribuant les mêmes caractères : républicanisme, impérialisme, arrogance, rapacité («*Des biens des nations ravisseurs altérés, / Le bruit de nos trésors les a tous attirés.*» [vers 777-778]), hérésie ou paganisme.

«*Mithridate*» fut donc la première pièce de Racine à qui ses contemporains ne firent guère de reproche, et fut l'un de ses principaux succès jusqu'en 1700, se plaçant, de 1680 à 1700, au troisième rang, après «*Phèdre*» et «*Andromaque*» et devant «*Iphigénie*», par le nombre de représentations à la Comédie-Française.

Le 2 mars 1673, un privilège fut accordé à Racine pour dix ans, et la pièce fut imprimée, l'achevé d'imprimer étant du 16. Comme habituellement, il accompagna son texte d'une préface, où il se montra, face aux remontrances, plutôt timides cette fois, des cornéliens, qui durent s'avouer conquis, plus serein encore qu'il ne l'avait été après leurs attaques contre «*Bajazet*».

Cependant, en 1676, Barbier d'Aucour, dans «*Apollon vengeur de Mithridate*», tenta de réduire la pièce à un long plagiat.

En 1679, parurent trois traductions différentes de la pièce.

En plein cœur de l'hiver 1693-1694, «*Mithridate*» fut la première pièce de Racine jouée en Nouvelle-France, à l'initiative du gouverneur, le comte de Frontenac, par une troupe d'amateurs composée de bourgeois et d'aristocrates de Québec.

Au XVIII^e siècle, la pièce ne fut plus que la cinquième par le nombre de représentations à la Comédie-Française. À cette époque, Voltaire signala : «De toutes les tragédies françaises «*Mithridate*» était celle qui plaisait le plus à Charles XII, prisonnier des Turcs, parce que la situation de ce roi vaincu et respirant la vengeance était conforme à la sienne.» («*Charles XII*»)

Au XIX^e siècle, la pièce ne fut plus que la sixième par le nombre de représentations à la Comédie-Française.

De 1900 à 1950, elle ne fut plus que la huitième. Jusqu'en 1934, elle fut à peine plus éditée que «*Bérénice*» et «*Bajazet*», et depuis elle se situe au dernier rang si l'on ne tient pas compte de «*La Thébaine*» ni d'«*Alexandre*».

Septième depuis à la Comédie-Française, «*Mithridate*» est aujourd'hui loin d'être tenue pour le sommet de l'art de Racine. La pièce est, avec «*Esther*», la moins étudiée. Plus aucune édition séparée n'est en vente. C'est que l'épique et le galant ne sont plus à la mode ; leur encombrante présence empêche d'apprécier le tourment tragique de Mithridate et la grandeur morale de Monime.

Commentaires de passages

Acte I, scène 1

Il faut noter l'habileté de cette exposition : on est jeté dans une action dont on entrevoit ce qui a précédé ; on découvre rapidement les liens entre les personnages, la mort d'un père dont les deux fils «*ne s'accordent pas*» (vers 14). Le second interlocuteur, en intervenant et en posant une question, permet au spectateur ou lecteur d'apprendre l'identité du premier, Xipharès, et celle de son frère, et, en annonçant l'opposition entre eux, d'amener Xipharès à mieux s'expliquer (et à nous donner le nom de son confident).

On remarque le caractère épique du récit de la mort de Mithridate, héros victime de la lâcheté de ses soldats, et battu par le Romain Pompée.

L'opposition entre les deux frères se précise : l'un, Xipharès, le cadet, est patriote, et se contente de sa part du territoire ; l'autre, Pharnace, l'aîné, est partisan des Romains, et va de ce fait obtenir plus de territoire, ce que note Xipharès avec mépris.

La langue classique demande des éclaircissements :

- Vers 4 : «*sa prudence ordinaire*» : «habituelle».
 - Vers 11 : «*balançant la fortune*» : «contrebalançant le mauvais sort» qui favorisait la puissance romaine.
 - Vers 12 : «*la querelle commune*» : «le combat de tous les rois de l'Orient».
 - Vers 15 : «*en sa place*» : «à sa place».
 - Vers 18 : «*acheter les débris d'un malheureux empire*» : «s'emparer de ce qui reste du territoire de Mithridate qui a été vaincu».
 - Vers 19 : «*respecter des ans l'avantage*» : «respecter le droit d'aînesse».
 - Vers 20 : «*les États marqués pour mon partage*» : «le territoire qui m'est dévolu».
-
-

Acte II, scène 6

Notes

- Vers 660 : «*Sans doute*» : «sans aucun doute».
- Vers 680 : «*m'intéresse*» : «m'engage à fond» (sens très fort).
- Vers 687 : «*la mémoire*» : «l'histoire».
- Vers 692 : «*démentie*» : «désavouée».
- Vers 697 : «*m'entraîne à l'autel*» : où Monime doit épouser Mithridate.
- Vers 703 : «*complaisance*» : «souci de plaire, de faire plaisir».
- Vers 709 : «*foi*» : «loyauté», «sincérité».
- Vers 718 : «*d'ailleurs*» : «d'un autre côté».

Commentaire

Mithridate, qui ignore l'inclination entre Monime, sa fiancée, et Xipharès, a chargé celui-ci, qui est le seul fils en qui il ait pleinement confiance, de sonder le cœur de la jeune fille. Tremblants, les deux amants restent seuls, face à leur bel amour condamné, et Monime laisse monter jusqu'à ses lèvres un aveu pathétique et paradoxal.

On assiste à l'insoluble conflit entre héroïsme et passion qui déchire l'âme des amants. La solution trouvée («*Je fuis*» [vers 745]) ne peut être définitive.

Racine usa de procédés (rythmes, groupements de vers, allitérations, etc.) qui confèrent une grande musicalité aux plaintes de l'héroïne.

Acte III, scène 5 (vers 1057-1116)

Notes

- Vers 1057 : «*m'en repentir*» : «de vous l'avoir promis».
- Vers 1058 : «*Je vous y place*» : Le présent marque la hâte de Mithridate.
- Vers 1060 : Les éloges de Mithridate tendent à enlever à Monime la prudence qu'elle pourrait avoir.
- Vers 1065 : «*qui peut*» : «qu'est-ce qui peut».
- Vers 1066 : Ce contresens voulu est une ruse.
- Vers 1070 : «*D'un empire et d'un nom qui va*» : Au XVII^e siècle, le verbe et l'attribut pouvaient ne s'accorder qu'avec le sujet le plus rapproché.
- Vers 1071 : «*votre amour*» : pour Pharnace, qu'elle déteste !
- Vers 1078 : «*La victime, seigneur, nous attend à l'autel*» : Le mariage était précédé d'un sacrifice.
- Vers 1079 : «*Venez*» : L'invitation de Monime est pressante.

- Vers 1082 : «*passé sur mon malheureux fils*» : «passé de moi à mon malheureux fils».
- Vers 1083 : «*n'en parlons plus*» : Ce brusque revirement s'explique parce que Mithridate constate que sa ruse ne fonctionne pas.
- Vers 1084 : «*honteuse flamme*» : Celle dont brûlerait Monime pour Pharsale.
- Vers 1086 : «*un trépas glorieux*» : la mort que connaîtrait Mithridate dans la vaste expédition contre Rome à laquelle il songe.
- Vers 1087 : «*servez*» : «soyez esclave».
- Vers 1088 : «*votre père*» : Les Romains ont tué le père de Monime.
- Vers 1092 : «*laisser*» : «perdre». Ce dépit de Mithridate, par lequel il affecte de vouloir unir Monime à Pharnace puisqu'ils auraient le même amour des Romains, est une ruse destinée à obliger celle-ci à protester devant l'imminence d'une union qui lui fait horreur, et à avouer, par contre-coup, son penchant pour Xipharès.
- Vers 1095 : «*j'entends votre fuite*» : «je comprends votre faux-fuyant».
- Vers 1097 : «*enfin*» : «à la fin».
- Vers 1099 : «*à vous plaire bornée*» : «limitant mes désirs à vous plaire».
- Vers 1101 : «*m'alarmer*» : «me faire craindre une défaillance».
- Vers 1102 : La progression est nette de «*avait pu*», qui n'est qu'une supposition, à «*a dû*», qui marque la réalité du fait.
- Vers 1104 : La mention des «*larmes*», qui ont coulé pour Xipharès, prépare l'aveu, par la reconnaissance d'un penchant contre lequel il a fallu s'armer, penchant qui, ne portant pas vers Pharnace, se portait donc vers Xipharès.
- Vers 1108 : «*ce Xipharès que vous voulez que j'aime*» : Monime veut faire croire qu'elle cède à la volonté de Mithridate ; elle n'avoue pas son amour, fait comme si elle se soumettait à la volonté exprimée par Mithridate ; elle se méfie encore, elle n'a pas tout à fait confiance dans le roi.
- Vers 1110 : «*Mon bonheur dépendait*» : «Mon bonheur aurait dépendu». Dans la langue du XVII^e siècle, subsistaient des latinismes comme l'emploi de l'indicatif au lieu du conditionnel pour les verbes «pouvoir», «devoir», etc.
- Vers 1116 : «*Je suis content*» : Ce mot terrible est à double sens car Monime le comprend comme un appui à ses vœux les plus chers, alors que Mithridate exprime sa satisfaction d'avoir mené à bien sa ruse, de savoir ce qu'il voulait savoir, ce qui va lui permettre de contrecarrer les vœux de Monime. C'est le contentement du passionné qui se sent coupable, et est heureux d'être fustigé ; Mithridate est content du succès de sa ruse, mais mécontent de la nouvelle qu'il reçoit. En même temps, elle lui permet, en faisant semblant d'entrer dans les vues supposées de Monime, d'insister sur sa collusion avec Pharnace qu'en réalité elle déteste. Il s'agit de l'agacer en développant ces allégations fausses et insupportables, et de l'inquiéter en l'éloignant de Xipharès.

Commentaire

Dans cette scène d'une grande intensité tragique, le vieillard jaloux recourt à une ruse tout orientale pour arracher à Monime son secret. Il commence par lui dire qu'il est trop vieux pour l'épouser, et veut la donner à un de ses fils. Il feint de la croire amoureuse de Pharnace (qu'elle déteste), mais refuse de l'unir à ce «*fils odieux*» allié des Romains. Consentira-t-elle à épouser Xipharès? C'est le piège de la tentation.

On peut distinguer les étapes de la tactique de Mithridate :

- l'annonce de son désir d'unir Monime à Xipharès (première réplique) ;
- l'énoncé des mérites de Xipharès (deuxième réplique) ;
- la constatation feinte d'un prétendu mépris de Monime pour Xipharès (troisième réplique) ;
- l'acceptation de cette situation et le projet d'union à Pharnace (quatrième réplique) ;
- l'acceptation feinte de l'union avec Xipharès (dernière réplique).

Les moyens auxquels a recours Mithridate sont la bienveillance simulée, la prétention de disposer de la sagesse d'un vieil homme, le chantage, l'indifférence ; en un seul mot, la ruse.

Les sentiments successifs de Monime : Elle éprouve d'abord l'étonnement joyeux de l'amoureuse (vers 1062), puis la méfiance de la femme qui se sait destinée au roi (vers 1073-1074), l'acceptation résignée de son sort (vers 1075-1079), le mépris simulé pour Xipharès (vers 1083), le mépris véritable et sincère pour Pharnace (vers 1094) enfin, l'aveu entouré encore de précautions (vers 1096-1108). Pour adoucir cet aveu, elle présente son amour comme une soumission à la volonté du vieillard tyrannique. Elle le ménage en montrant bien que c'est l'amour qu'il lui porte qui est le plus important pour elle ; que l'autre n'a fait que le précéder, et s'est effacé maintenant devant le sien ; que Xipharès n'a que la seconde place dans son cœur après Mithridate.

La torture morale de Mithridate : Elle se reconnaît d'abord dans la tristesse désabusée avec laquelle il énumère les qualités de Xipharès, qualités qu'il est le premier à reconnaître, mais qui sont pour lui autant de tortures puisqu'elles sont pour Monime autant de raisons de l'aimer ; puis dans la plainte qu'il laisse échapper au vers 1081, dans le tableau qu'il trace de lui-même et de son fils allant combattre les Romains, tableau qui est empreint de tristesse par contraste avec le tableau, plein de dédain, qu'il trace de l'indignité de Monime et de Pharnace, dans l'acharnement qu'il met à se faire souffrir lui-même (vers 1091-1092-1093), enfin dans le saisissement que lui donne la confirmation de ses doutes (vers 1113), et que ne peut cacher la reprise sur soi qu'il montre ensuite. Il est maître de lui puisque, tout au long du passage, il parle contre son cœur, domine sa rage, dompte sa voix, son regard, prend un air doux et bienveillant. Cette duplicité et cette habileté ne font que rendre le personnage encore plus effrayant.

Les sources du tragique dans cette scène sont bien, d'une part, la terreur que nous éprouvons en face de Mithridate, car nous sentons où il veut en venir, voudrions prévenir Monime, mesurons les progrès de la ruse ; et, d'autre part, la pitié que nous éprouvons en face de l'innocence, de la simplicité de Monime que nous voyons tomber dans le piège, bien qu'elle se soit doutée de sa présence. L'affrontement du fauve et de la colombe ne peut manquer d'être pathétique.

En ce qui concerne l'aspect littéraire, on peut remarquer que Mithridate déploie son hypocrisie dans de longues phrases ondulantes, le style étant emphatique, recherché, précieux presque, l'élocution de l'acteur devant ici être onctueuse, tandis que sa rage s'exprime dans des phrases brèves, sèches, cinglantes, le style étant alors froid, rapide. La crainte et la pudeur de Monime donnent lieu à des phrases hachées, haletantes, suspendues, qui traduisent des décisions dans lesquelles elle se jette ; elle use de circonlocutions pour exprimer ses sentiments, de phrases compliquées.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)